

Dans ma chambre ☺ du 28 septembre 2023

JOURNAL

De

L'Exposition
Jion

au 13 janvier 2024 ☺ Centre culturel Jean-Cocteau

DANS UNE CHAMBRE

Soufiane Ababri · André André · Anne Bourse · Claude Cahun · Xavier Dartayre · Hervé Guibert · Konstantinos Kyriakopoulos avec Caroline Curdy et Louise Nicolas de Lamballerie · Violaine Le Fur · Béatrice Lussol · Ibrahim Meïté Sikely · No Anger · Wendy Owusu · Sophie Podolski · queer Code · Pierrick Sorin



Commissariat d'exposition : Simon Bruneel-Millon · Luca Avanzini · Anna Milone



Dans ma chambre est une exposition à la première personne du singulier. Un ensemble d'œuvres avec des « je » et des « moi ». Elle s'organise autour d'artistes qui font de leur vie la matière de leur œuvre, ainsi que d'écrivain·es dont le travail autobiographique est accompagné d'une pratique plastique. Elle explore les liens entre l'art et la littérature dans l'écriture autobiographique, le passage de l'un à l'autre et ce qui se passe un peu au milieu.

Pudeur et impudeur, ces œuvres nous plongent dans les expériences intimes de personnes qui ne sont pas nous. Avec un traitement fort de la question du corps et des pensées inavouables. Avec pour seul souci celles et ceux qui jouent le jeu autobiographique et qui se risquent aux dégâts qu'il entraîne. Quitte à ce que nous ayons honte à leur place.

Pas de procès pour narcissisme ou refus de se confronter au réel. Les féministes nous ont enseigné que l'intime était politique, toujours pénétré par le monde social. Et ces œuvres ne sauraient se détacher du monde et d'une volonté d'atteindre une vérité qui nous touche toutes. L'art et la littérature ne sont pas des petites affaires secrètes.

L'exposition pose aussi la question de l'existence d'une poétique de la chambre. La chambre est-elle un laboratoire de formes ? Est-elle aussi la métaphore de la construction de l'identité de chacun·e et du refus de l'injonction libérale à « réussir sa vie » ? Les œuvres sont-elles plus savoureuses quand elles sont créées dans un lit ?

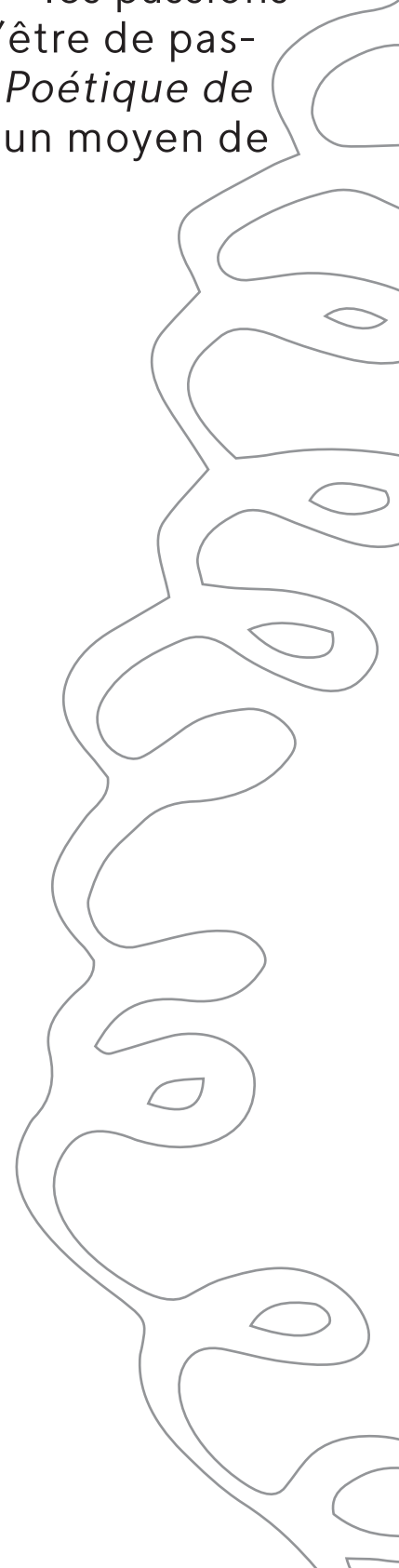
Cette exposition donne la part belle aux coulisses des œuvres, au bavardage, à l'informe et à l'interminable. Aux brouillons, aux dessins ratés, aux formes sans structure et à l'imperfection technique du son et des images. Il y a d'ailleurs beaucoup d'œuvres de beaucoup d'artistes différents dans un espace relativement restreint. C'est saturé et ça déborde mais ça fait apparaître des associations d'idées et de formes, des obsessions

et des inquiétudes communes, mais surtout des liens entre les générations, entre les vivantes et les mortes, des lignées, des filiations (ou il faudrait inventer un nom au féminin pour ça).

Ce que vous verrez dans l'exposition est à la fois macabre et joyeux, essentiel et anecdotique. C'est ce qui se passe entre les quatre murs d'une chambre, à l'abri des regards ou sous le petit toit formé par un livre posé sur ses deux tranches. Ce lieu rêvé de la solitude, là où pour Gaston Bachelard « les passions cuisent et recuisent encore », là où, enfermé, « l'être de passion prépare ses explosions et ses exploits » (*La Poétique de l'espace*, 1957). Rester dans sa chambre serait-il un moyen de parvenir à sortir de soi ?

« Vous voudriez tout dire sur votre chambre. Vous voudriez intéresser le lecteur à vous-même alors que vous avez entr'ouvert une porte de la rêverie. Les valeurs d'intimité sont si absorbantes que le lecteur ne lit plus votre chambre : il revoit la sienne. »

Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace*, 1957

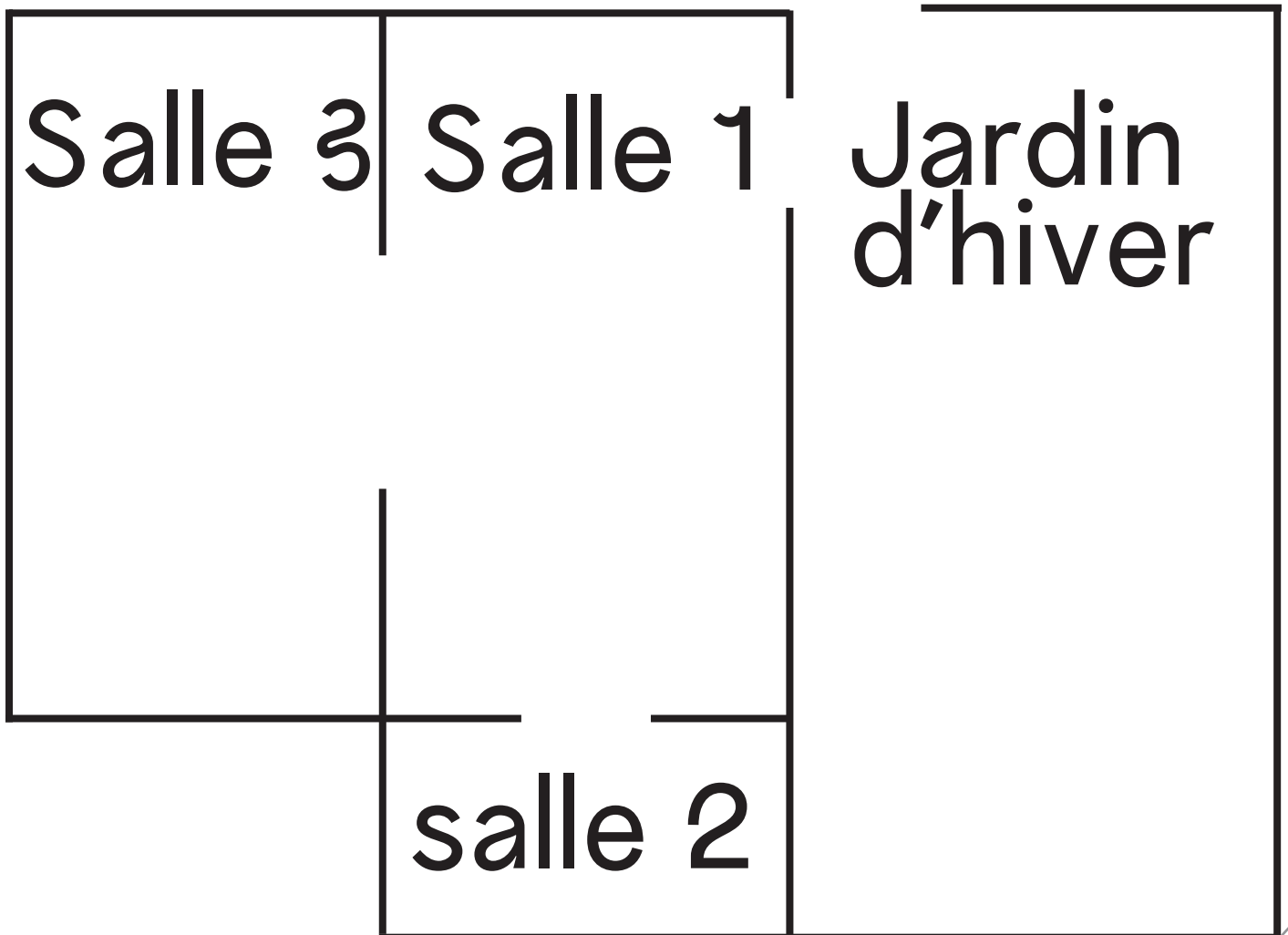


L'affiche de l'exposition a été réalisée par la performeuse, éditrice et graphiste *Auriane Preud'homme* (née en 1992). Pour les puristes qui se poseraient la question, la police de caractère utilisée est la NotCaslon de la fonderie Emigre, créée en 1995 au moment où Guillaume Dustan écrit *Dans ma chambre*. Et comme si cette typo n'était pas déjà assez encombrée d'ornements, Auriane Preud'homme l'a rehaussée d'effets et de contours, souvenir des agendas et journaux intimes adolescents égayés au stylo pastel. Le fond bleu au feutre est traversé de tracés sans signification, comme des gribouillis dessinés machinalement alors qu'on est au téléphone depuis des heures avec son·sa meilleur·e ami·e pour se plaindre d'histoires d'amour à sens unique et de la difficulté d'exister. Tout cela donne à l'affiche un style entre la mélancolie adolescente et le *camp*, une esthétique jouant sur l'outrance et l'exagération par le biais d'une fausse naïveté.



Le titre de l'exposition est emprunté au premier roman de **Guillaume Dustan** (1965-2005) publié en 1996. C'est avec ce livre qui ne parle que d'une chose - de sexe bien sûr ! - qu'il débute son projet politique radical : détruire l'écriture bourgeoise et se libérer du monde hétérosexuel. Contrairement à l'affiche de l'exposition, le style est clinique, sans chichi ni fioritures. Il poursuivra son entreprise quelques livres plus tard en dynamitant les règles de syntaxe, de grammaire et d'orthographe, avant de passer à la caméra pour créer des films en son direct et sans montage. Si ces derniers ne sont pas dans l'exposition (pas les objets les plus adaptés à un centre culturel recevant des enfants), Guillaume Dustan est tout de même présent dans l'exposition. Notamment à travers la présence de son amie Béatrice Lussol, dont le premier roman « *merci* » est publié en 2000 par Dustan au Rayon, la première collection littéraire LGBT française qu'il fonde au sein des éditions Balland. Il hante aussi l'exposition grâce au puzzle de Xavier Dartayre sur lequel un des personnages (un inconnu en soirée) lui ressemble étrangement.

PLAN DE L'EXPOSITION




Jardin d'hiver : *Le Pays où tout est permis*

Salle 1 : *Rien sans amour*

Salle 2 : *La Pudeur et l'impudeur*

Salle 3 : *Rester horizontal·e*

L'Étranger ou tout est permis



L'exposition débute dans un espace qui n'est ni à l'intérieur, ni à l'extérieur (après tout, l'autobiographie est un genre qui abolit toute distinction entre privé et public) : un jardin d'hiver qui semble un peu hors du réel.

Béatrice Lussol (née en 1970), parle elle de « lieux transversaux au monde » pour décrire les espaces créés dans ses œuvres. Écrivaine et artiste, elle transforme deux colonnes en socles pour y poser ses livres de collages. Le collage est pour Béatrice Lussol une pratique entre la collection et l'archivage, mais aussi « une autre manière d'écrire ».

Face à ces livres, elle a accroché un ensemble de dessins et aquarelles. Des doigts, des vulves, des bouches, des matelas, des maisons et d'autres formes indéterminées qui oscillent à l'infini dans une dominante de rouge

cramoisi, de rose et de marron (la gamme de couleurs des muqueuses et des chairs). Dans ces dessins, aucun hors-champ. Rien ne nous ramène à un espace tangible. Tout est polysémique, humide, loufoque et ouvert à projection.

C'est « une utopie, le fantasme féministe et sensuel parcouru d'une communauté de femmes se remodelant elles-mêmes, ne fonctionnant plus que comme des organes autonomes ou des corps sans organes, des organismes d'eau et d'aquarelle ».

Avec les deux maquettes d'**Anne Bourse** (née en 1982), on passe de la tasse de thé à la tasse de café, de la bidimensionnalité à la 3D, de l'exubérance à l'introspection mais on garde une même idée de création de mondes imaginaires, apaisants et protecteurs.

Pour Anne Bourse, l'art n'est pas forcément quelque chose qu'on fabrique dans un atelier mais plutôt dans des espaces quotidiens. Des bouts de mots, d'images, de dessins, des collages entre la fiction et l'autobiographie. Tout est fait à la main - les poupées, les dessins sur le tissu, les décors, les vitraux -, dans un bricolage assumé, parfois à grand renfort de tutos YouTube. Ce sont des fantômes qui tiennent à peine debout. Le temps semble ici à la fois replié et étiré à l'infini, on devine que ça a pris des jours et des nuits. Pour Anne Bourse, ces scènes sont autant des chambres que des boîtes de nuit. Une manière de sortir tout en restant dans son lit.

Dans la préface qu'il a rédigé pour la réédition de *Dans ma chambre*, Thomas Clerc écrit : « Dustan dessine un espace à la fois public et privé [la chambre], dont le pendant est la boîte de nuit. » (Le roman suivant est d'ailleurs *Je sors ce soir*, un huis clos dans un club.)

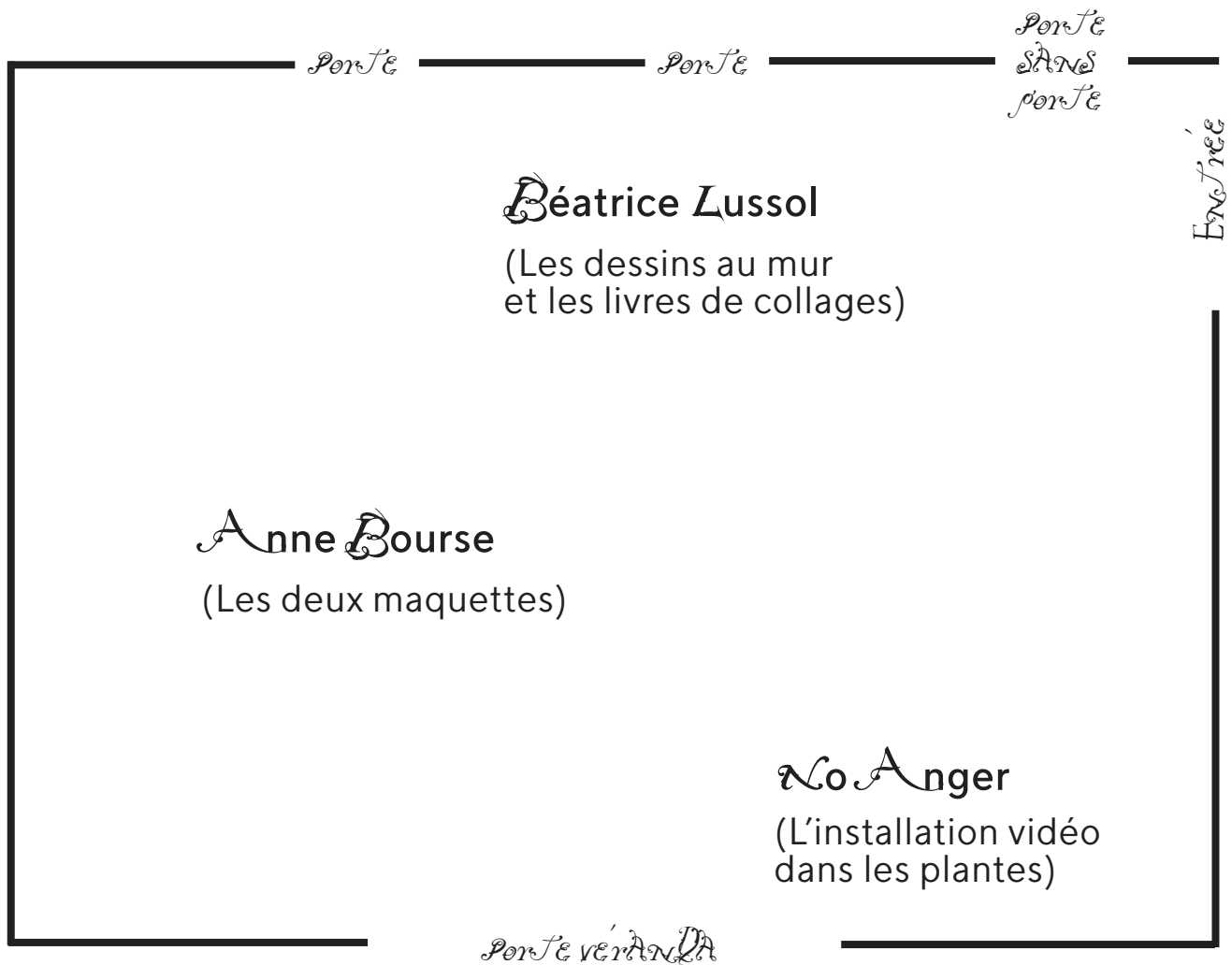
C'est aussi lors d'une soirée que naît le souvenir érotique que nous partage **No Anger** (né en 1990), sociologue et artiste, un de ces moments anodins mais si puissants qu'ils augmentent notre puissance d'exister :

son visage frôle celui d'une femme qui tente de lui parler à travers la musique. Dans une lettre écrite à un·e ami·e, iel raconte comment le souvenir de cet épisode, si chargé d'intensité, lui provoque un orgasme. En adaptant ce texte en une installation vidéo, iel fait de nous moins des voyeur·euses que des confident·es : nous devenons toustes l'ami·e à qui cette lettre est destinée. L'aspect politique de l'installation tient dans le fait de montrer ce qui est habituellement caché : la sexualité d'une personne lesbienne handicapée, loin des stéréotypes infantilissants pétris de validisme, un système qui opprime les personnes considérées comme « invalides handicapé·es ». Son corps n'est pas que « douleur » et « frustrations » mais un corps avec des fantômes, des orgasmes, des mycoses, de la cyprine et du sang. Une affirmation que « jouir n'est pas l'apanage exclusif de certains corps ».



Les mots « Le Pays où tout est permis » sont empruntés à Sophie Podolski, qu'elle a elle-même empruntés à William Burroughs pour qui « rien n'est vrai, tout est permis » (*Nova express*, 1964), qu'il a lui-même empruntés à Hasan-i Sabbâh (1050 - 1124) qui les avait sûrement déjà empruntés à quelqu'un·e d'autre.

PLAN DE SALLE



Béatrice Lussol,
n°566, 2017
n°621, 2013
n°619, 2021
n°620, 2019
n°605, 2022
n°618, 2022
n°606, 2022
Aquarelle, crayon et stylo feutre
Livre de collage n°4, 1994-2023
Livre de collage n°10, 1998-2023
Livre de collage n°20, 2015
Collages
Courtoisie de l'artist

Anne Bourse,
Garçon miroir in a mimosa blossom
storm, 2022
Une minute au-dessus de ma tasse
de café, je ne pense pas à toi, du
tout, 2021,
Tissu, miroir, feutres
Courtoisie de l'artiste et de la galerie
Crèveœur, Paris

No Anger,
Lettre à l'ami-e, 2023
Installation vidéo, son, texte
Courtoisie de l'artiste

Retrouvez l'intégralité des entretiens en scannant les QR codes !



Anne Bourse

« J'ai commencé par faire une "poupée", même si je n'aime pas ce terme car il renvoie à l'enfance, ce qui n'est pas du tout le cas ici. [...] Cette première poupée m'a donné envie d'en faire d'autres qui se retrouveraient dans un club. [...] Sans que ce soit prémédité, ces figures me ressemblent, elles ressemblent à mes ami-es, à mes amours. [...] Elles ne sont pas vivantes, mais presque. Ce sont des figures animées et animistes, qui ont bien conscience de leur passivité absolue. [...] La maquette est un club parce que c'est une boîte. Au sens d'une boîte de nuit mais aussi une boîte dans laquelle on peut projeter n'importe quoi. »



Béatrice Lussol

« Je mène parallèlement trois pratiques artistiques : dessin (ou peinture, c'est la même démarche), écriture, collages. Vous découvrez dans cette première salle trois livres de collages et quelques dessins. Je collecte et amasse des piles d'images que j'ai pris l'habitude de découper dans des magazines : une nécessité fait déjà partie de la récolte, le choix de chacune relève d'une évidence, quelque chose en elle me séduit me frappe ou me choque. [...] Le choix de la place de l'image ressemble au choix d'un mot pour un texte, exact, à articuler au bon emplacement lors de la construction d'une phrase. Rien n'est aussi précis que la recherche de la place de l'image. Elle en résulte des livres, atlas inachevables, perpétuelles mères d'idées, laboratoires de pensée. [...] Dans le travail du dessin, un vocabulaire est mis en place, puisant sa source dans le corps, ses nutriments, ses organes, doigts, bouches, vulves, etc., les personnages par duos dialoguent par corps comme l'on dit par coeur, les éléments identifiables sont prêts à des déplacements de sens, se présentent polysémiques, ouvrent des portes. »



No Anger

« Cet *Arbre en corps* prend racine dans un refus. Une revue m'avait demandé d'écrire une tribune libre pour un énième numéro sur Handicap et sexualité. J'aurais pu faire un court article universitaire bien dans les clous. Mais à la place, j'ai choisi de rédiger une *lettre à l'ami-e*. Tout en me doutant que les instances de la revue émettraient quelques réserves, j'espérais que la liberté, suggérée par les termes "tribune libre", ne limiterait pas le format du texte, ni les thèmes abordés. Mais, dans les canons universitaires comme dans les standards de la production médiatique, l'expression de l'intime - et a fortiori, l'intime handicapé - doit être lissée, obéissant à des attentes implicites. [...] Mais dans tout ça, où est le désir, où est le plaisir, où est l'érotisme ? Où est la sexualité récréative ? J'ai souvent la paradoxale impression que, dans la thématique "handicap et sexualité", c'est une certaine évocation de la sexualité qui est attendue : une sexualité sans sexualité, une sexualité handie sans corps handi, une sexualité aseptisée, privée de tout plaisir et de tout échange réciproque. Une sexualité qui sépare. J'ai donc pensé la rédaction de cette lettre dans le prolongement de ces questionnements. Elle a été refusée. Peu de temps après, je reçois une invitation à participer à une exposition intitulée *Dans ma chambre*. [...] J'ai choisi le médium de l'installation vidéo. Ainsi, mon corps serait plus présent. J'ai voulu montrer les rituels de *self-care* que je fais le soir dans ma chambre : me passer de la crème hydratante sur les pieds, me masser, etc. Mais je ne voulais pas me filmer en plan large [...]. Je voulais à tout prix éviter l'écueil du voyeurisme. [...] C'est une grammaire du morcellement, un morcellement imposé, mais que j'entends bien me réapproprier, en montrant des "morceaux choisis". Mes pieds, mon œil, ma peau, ma bouche font donc partie de l'anthologie de mon corps, que j'ai moi-même écrite. [...] Vers la fin du film *In the mood for love* (qui me fascine depuis l'adolescence), on voit un homme s'approcher d'un arbre pour lui confier son secret. Je vous invite donc à vous asseoir sous les arbres, près de moi, près de mon corps. Qui sait ? Peut-être vous chuchoterai-je un secret ? Peut-être vous ai-je laissé une lettre ? »





Rien sans Amour

L'exposition se poursuit dans une chambre en enfilade, une intimité amenée à être traversée. L'absence de lumière directe permet de présenter quatre dessins de *Sophie Podolski* (1953-1974) dont la courte vie tient tout autant du poème inachevé que de la rock star. Enfant apatride, diagnostiquée schizophrène à 11 ans, elle rejoint quelques années plus tard le Montfaucon Research Group avec lequel elle expérimente la poésie au Rapidograph, un stylo de dessin industriel au noir intense. Sexe, drogues psychédéliques et poésie graphique, elle publie *Le Pays où tout est permis* à 19 ans. Elle est accueillie à la mythique clinique de La Borde à 20 ans et se suicide à 21 ans. Difficile de ne pas tomber dans une forme de romantisation devant tant de précocité et de fulgurance. Mieux vaut peut-être alors se concentrer sur son œuvre dont les quatre dessins présentés

ici donnent une idée de la puissance. Sophie Podolski a forgé sa propre langue et sa propre graphie (regardez la beauté de ses « e » !) et nous a laissé une œuvre composée de 300 dessins, collages et textes, traversée par l'une des plus belles devises : « ÉCRITURE, CHOSE VIVANTE. »

À ses côtés, une autre œuvre intime qui ne saurait se séparer de la vie amicale et amoureuse de son autrice : celle de *Xavier Dartayre* (né·e en 1999) qui transpose dans l'espace d'exposition différents éléments présents dans sa chambre. Ici a avant tout investi les coins et les recoins, posé les éléments par-ci, par-là. Ses photographies peuvent aussi bien être contenues dans des cadres, que fragmentées en puzzle, transférées sur des vêtements ou d'autres petits objets. Presque rien n'est fixé, comme si à tout moment des

éléments pouvaient être retirés et d'autres déposés. Si les images se déplacent, se transfèrent, s'effacent, se cadennassent, elles ne meurent jamais pleinement. Tout est amour ou désir d'amour : derrière chacun des éléments de cette installation se cachent des sentiments. Si les histoires d'amour qu'ils renferment vous échappent, peut-être reverrez-vous les vôtres ?

C'est aussi suivant son seul désir que **Konstantinos Kyriakopoulos** (né en 1994) a créé ce lit pour l'exposition afin que vous puissiez regarder le film *La Pudeur et l'impudeur* (1991) de l'écrivain et photographe homosexuel **Hervé Guibert** (1955-1991). Il l'a réalisé avec et pour l'artiste **Louise Nicolas de Lamballerie** qui lui a fait la lecture des *Chiens* (1982), roman autobiographique un peu BDSM de Guibert. Dans ce « petit lit de chienne » se mêlent plaisir textuel et plaisir sexuel. Un lit inconfortable pour un film qui provoque un certain inconfort. Ce film, l'un des premiers à faire du sida son sujet, est des mots de son auteur « un objet un peu bizarre ». Pour comprendre pourquoi il oscille entre télé-réalité, documentaire et fiction, il convient de revenir à sa genèse. En 1990, Guibert passe à la télévision et crève l'écran : il est beau et parle comme il écrit, c'est-à-

dire très bien, toujours à la fois extrêmement délicat et cruel. Un bon client qui n'échappe pas à la productrice Pascale Breugnot qui cherche alors à introduire en France des premières formes de télé-réalité. Elle lui fait parvenir une caméra et propose de payer les frais du montage. Guibert hésite (le titre du film exprime-t-il ce tiraillement ?) mais il nourrit depuis l'enfance un désir de cinéma et, affaibli par la maladie, sait son temps compté. Il choisit de faire le film. On suit alors Guibert chez lui jusqu'aux toilettes, chez ses tantes adorées, en vacances et à l'hôpital. Mais il ne se contente pas de filmer son quotidien : il l'invente, mettant en scène des histoires d'amour qui n'existent pas ou un suicide qui n'a pas encore eu lieu. Le film est diffusé à la télévision le 30 janvier 1992 sur TF1, quelques mois après son suicide, réel cette fois, à l'âge de 36 ans.



LA PUDEUR ET L'IMPUDEUR

Dans la petite salle adjacente, vous pouvez regarder *À l'Ouest*, un film autobiographique de *Violaine Le Fur* (née en 1989) qui débute avec les images de la naissance de son autrice (son penchant pour l'impudeur vient-il du fait d'avoir été exhibée dès sa naissance ? - sa mère ayant accepté d'être filmée pour promouvoir la péridurale). Après une décompensation psychique et l'expérience de l'hôpital psychiatrique, elle part seule à l'ouest du Cameroun où son père est enterré. Ce film qui mêle spiritualité et ethnopsychiatrie, un domaine de recherche lié à l'anticolonialisme qui s'intéresse aux désordres psychologiques en rapport à leur contexte culturel, est une quête de réparation. Guillaume Dustan, qui ne dit pas que des bêtises, écrit : « Le romancier est par essence réactionnaire au contraire de l'auto(hagio)biographe qui cherche à aller mieux. »

Le pouvoir de l'écriture de soi fait du film de Violaine Le Fur un objet de guérison, pour elle mais peut-être aussi pour celles et ceux qui le regardent.

Vous pouvez regarder le film sur les coussins réalisés par les élèves de l'atelier de création numérique d'Alexandre Barré au Centre culturel Jean-Cocteau et un groupe de réfugié-es accueilli-es par le Centre LGBTQI+ de Paris et Ile-de-France lors d'un atelier mené par *Wendy Owusu* (née en 1994), designer et artiste pluridisciplinaire. Wendy Owusu, qui utilise le textile pour raconter des histoires, a initié le groupe au patronage et au patchwork. Et ce ne sont pas des techniques faciles ! Ne les abîmez pas, ils reviendront à leurs créateur·ices à la fin de l'exposition.

Porte

Sophie Podolski
(Les quatre
dessins encadrés)

**Claude
Cahun**
(La photographie
encadrée)

**Violaine
Le Fur**
(La vidéo
projetée)

CHEMINÉE

**Konstantinos Kyriakopoulos
et Louise Nicolas de
Lamballeire** (Le petit lit)

Xavier Dartayre
(L'installation composée
de photos, dessins, che-
mises, puzzle, porte-clés
et de divers objets)

Hervé Guibert
(Le film diffusé
sur la télévision)

**Wendy
Owusu**
(Les coussins)

Porte

Sophie Podolski
Sans titre (3 c'est 3), sans date
Sans titre (Bé dé fenêtre), sans date
Sans titre (Paysage au pendu), sans date
Sans titre (Nô Mô), sans date
Dessins sur papier
Collection du Musée d'art contempo-
rain de la Haute-Vienne - Château de
Rochechouart

Xavier Dartayre
Rien sans amour, 2023
Installation
Courtoisie de l'artiste

Hervé Guibert
La Pudeur ou l'impudeur, 1991
62', Vidéo couleur, son
Courtoisie BQHL

**Konstantinos Kyriakopoulos et
Louise Nicolas de Lamballeire,**
Les Chiens, 2023
Installation
Courtoisie des artistes

Claude Cahun
Autoportrait, vers 1928
Copies d'expositions d'après les originaux
conservés au Musée d'arts de Nantes
© Droit réservés © Musée d'arts de Nantes
Photographie : Cécile Clos

Violaine Le Fur
À l'Ouest, 2018
23', Vidéo couleur et son
Courtoisie de l'artiste

Wendy Owusu
*Avec Ruben Yvan Franclin Maye
Baleng, Gladys
Belhassen, Ariane Guennegan,
Sidonie Kumwaba, Ahmed Nsan-
gou, Fatou Nzau et la collaboration
d'Alexandre Barré*
Matériaux mixtes
Courtoisie de l'artiste et des participant-es
de l'atelier

Claude Cahun

« Je me fais raser les cheveux, arracher les dents, les seins- tout ce qui gêne ou impatiente mon regard- l'estomac, les ovaires, le cerveau conscient et enkysté. Quand je n'aurai plus qu'une carte en main, qu'un battement de cœur à noter, mais à la perfection, bien sûr je gagnerai la partie. Post-Mortem - Non. Même alors, réduite à rien, je n'y comprendrai rien. Pas davantage. Qui ne peut avaler le tout n'en peut avaler le plus petit morceau. »

Claude Cahun, *Héroïnes*, 1920-1924

Hervé Guibert

Certaines images de ce film sont susceptibles d'heurter la sensibilité de certaines personnes.

« À l'issue de cette série d'expressions, l'ultime travestissement, l'ultime maquillage, la mort. On la baillonne, on la censure, on tente de la noyer dans le désinfectant, de l'étouffer dans la glace. Moi je veux lui laisser élever sa voix puissante et qu'elle chante, diva, à travers mon corps. Ce sera ma seule partenaire, je serai son interprète. Ne pas laisser perdre cette source de spectaculaire immédiat, viscéral. Me donner la mort sur scène, devant les caméras. Donner ce spectacle extrême, excessif de mon corps, dans ma mort. En choisir les termes, le déroulement, les accessoires. »

Hervé Guibert, *La Mort propagande*, 1977, p. 172

« C'est quand ce que j'écris prend la forme d'un journal que j'ai la plus grande impression de fiction. »

Hervé Guibert, *Le Protocole compassionnel*, 1991, p. 87



Découvrez notre entretien avec Maureen Mazurek, la monteuse du film *La Pudeur ou l'impudeur* d'Hervé Guibert, en flashant le QR code.



Xavier Dartayre

« Mes photographies s'inscrivent toujours comme des images autobiographiques. Elles me permettent de me rappeler des moments ainsi que de retrouver des sensations que j'ai vécues – y compris de faits qui ne sont pas visibles. Elles fonctionnent d'abord comme des marqueurs temporels. Ce sont des ouvertures, des brèches que je prends grand plaisir à montrer et entendre par tous les moyens qui s'offrent à moi. C'est ainsi que la vie devient matière et que les images deviennent à mon sens des environnements à explorer et lier entre eux. »

Konstantinos Kyriakopoulos & Louise Nicolas de Lamballerie



« KK - *Vous avez un chien* est une assise destinée à accueillir les spectateurices souhaitant regarder la vidéo d'Hervé Guibert, *La Pudeur ou l'impudeur*. Faite principalement d'acier, elle est issue d'une collaboration avec Louise Nicolas de Lamballerie.

Cette assise est la traduction matérielle du lien que nous avons développé autour du texte *Les Chiens*, écrit par Hervé Guibert, d'une façon particulière : je ne l'ai jamais lu, je le connais uniquement à travers la lecture que Louise m'en fait.

LNDL - Couché.

KK - Dans cet écrit autobiographique publié en 1982, Hervé Guibert propose une écriture érotique très frontale [...] Il est aussi question d'adresse à une personne perdue ; dans la proposition que nous formulons, il s'agit de reproduire cet exercice : faire un geste pour quelqu'un·e qui n'est pas/plus présent·e - en l'occurrence, Hervé Guibert.

LNDL - Iel tend ses oreilles et écoute ma voix quand je lui lis *Les Chiens*. Iel tend ses oreilles et écoute sa voix quand il se réveille tous les matins et sors du lit pour s'habiller, face caméra. Iel est sage, les yeux ouverts.

KK - Sorti du contexte d'exposition proposé, cet objet porte une pratique intime et résume, par sa fonction et sa présence, plusieurs éléments symbolisant le lien qui existe entre Louise et moi.

LNDL - Bien dressé·e, iel nous montre comment s'installer sur son lit de chien·ne, les pattes arrière rangées sous ses fesses, tendu·e sur le métal froid et dur. C'est juste la taille qu'il lui faut - son corps contraint. [...] Quand je lui dis de venir près de moi, ça n'est pas une invitation, c'est un ordre. »



Violaine Le Fur

« La démarche de *À l'Ouest* est influencée par la découverte de l'ethnopsychiatrie et des concepts d'objets de guérison. J'avais cette idée de faire un film qui serait une sorte d'objet de guérison pour moi, mais aussi pour les gens qui le regardent. [...] L'approche occidentale traite les problèmes psychiques de manière urgente et pragmatique [...] : il fallait que je sorte d'un état délirant. Mais quand j'en suis sortie, j'étais shootée par les médicaments et bien déprimée. C'est à ce moment-là qu'est venue l'idée d'aller au Cameroun mêlée à l'urgence de faire ce film. L'aspect spirituel de ma personnalité avait besoin d'être soigné. [...] L'idée de ma propre mort m'a renvoyée à cette terre, à la mort de mon père qui en était originaire. »



Wendy Owusu

« Dans ma pratique personnelle, j'utilise le textile pour raconter des histoires. [...] je voulais créer un objet fonctionnel où des gens se sentiraient à l'aise pour s'asseoir, voire s'allonger, pour regarder les projections dans l'exposition. Mais je ne voulais pas que ce soit un objet anodin, il devait avoir un caractère spécial parce qu'il résulte d'une collaboration avec plusieurs personnes : des élèves d'Alexandre, enseignant au centre culturel et des personnes réfugiées accompagnées par le centre LGBTQI+ de Paris et Ile-de-France [...]. J'ai demandé à tout le monde de trouver quelque chose d'intime qui pourrait les décrire au mieux, soit avec les mots, soit avec un motif, soit avec une photo imprimée. »

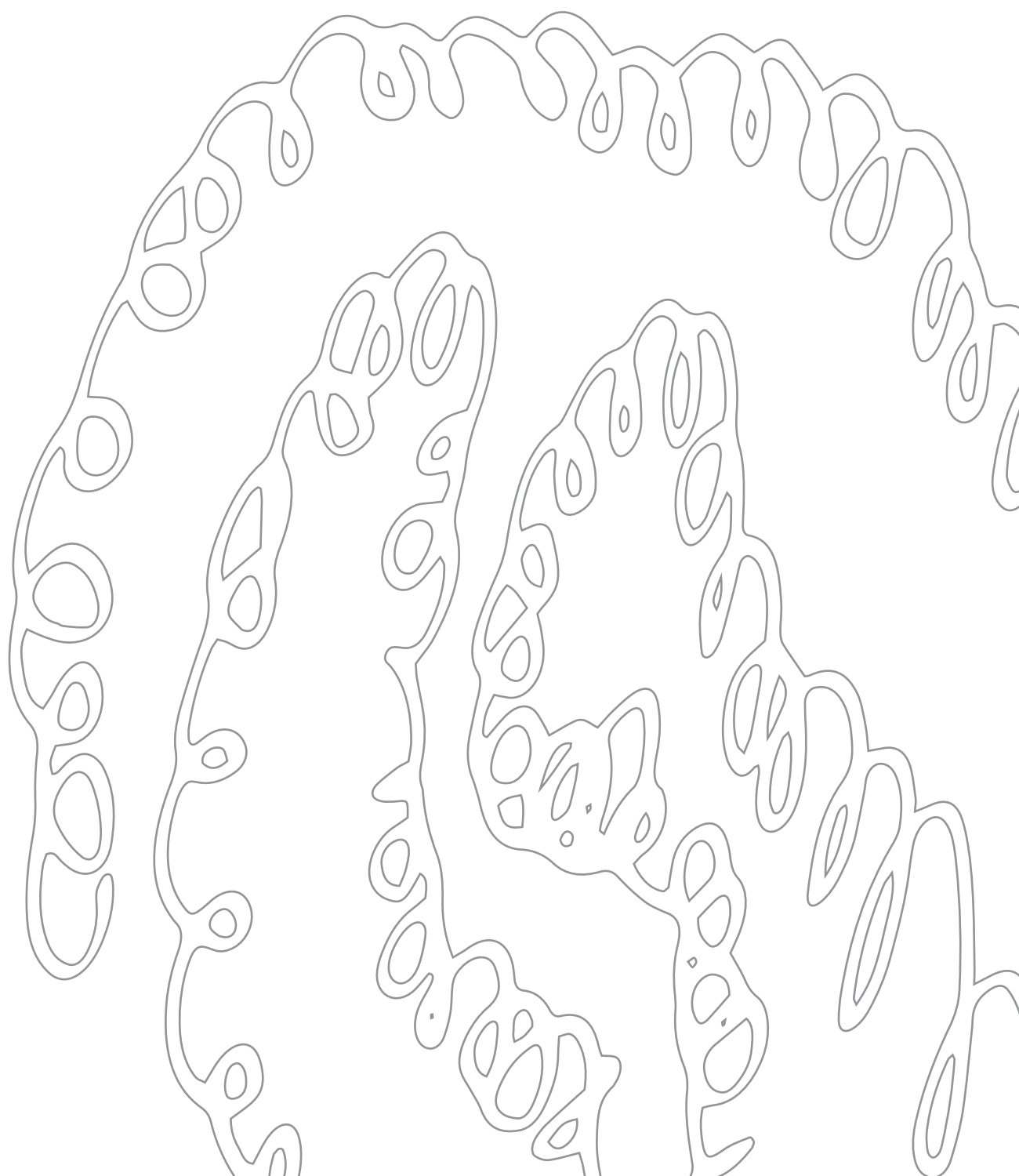
Retrouvez l'intégralité des entretiens en scannant les QR codes !



Sophie Podolski

« Nous ne voulons en aucun cas accepter de nous taire-accepter-il faut en sortir-c'est long la vie-surtout après la mort ça commence à devenir vachement long. Mais alors qu'est-ce qui est donc si court dans la vie - ce qui est donc si court dans la vie - cette tension peut-être - nous nous retenons de jouir - donc la vie est castrante et la mort décastrante - après la mort la vie n'est qu'un orgasme - c'est de la parallèle - culture - paradis.»

Extrait de Sophie Podolski, *Le Pays où tout est permis*, 1972



RESTER HORIZONTA.L.E

Si vous arrivez jusque-là, rassurez-vous, vous avez fait le plus dur. L'exposition va toujours parler de dépression et de l'horreur de vivre dans un monde qui nous dégoûte mais avec un peu d'humour et une volonté de le transformer. Mais peut-on changer le monde depuis son lit ? Sans doute, oui. **Konstantinos Kyriakopoulos** travaille dur à la passivité comme puissance. Il montre ici un lit (de toute façon, il ne fait rien d'autre que des lits) réalisé avec **Caroline Curdy**. Pour Konstantinos Kyriakopoulos, tout ce qui se passe dans le lit est de l'ordre du refus : « Grève, dépense, poème. »

Un slogan de Mai 68 disait d'ailleurs : « Le réveil sonne, première humiliation de la journée. » Pendant un mois en 1988, **Pierrick Sorin** (né en 1960) a filmé ses réveils douloureux, un micro caché sous son oreiller déclenchait une

caméra à distance et un éclairage lumière 1500 Watt. De l'autre côté de la pièce est présenté un petit théâtre d'illusion réalisé 10 ans plus tard. Il nous plonge dans la chambre d'un personnage au bord du burn out à l'écoute de son répondeur. Que ce soit par le réalisme de l'« autofilmage » ou par le recours à la magie, Pierrick Sorin montre une certaine forme d'absence au monde, la difficulté de se confronter au réel. Son « ça ne peut plus durer comme ça » se prolonge dans les dessins d'**André André** (née en 1984), artiste multiforme, autrice, scénographe, céramiste et musicienne. Ses dessins caustiques et cruels oscillent entre refus de l'injonction à réussir sa vie et désir brûlant de reconnaissance. Ils sont pour la plupart issus de son livre *Yes Problemos* (2018) publié chez Ripopée.

Éloge de l'informe et du sans structure, les œuvres de chambre ont-elles une autre saveur que les œuvres d'atelier ? Les *bed-works* de **Soufiane Ababri** (né en 1985) sont des dessins réalisés au lit. Pas d'artiste viril et debout, tout est fait couché. Le dessin présenté ici se réfère au roman *Notre-Dame des Fleurs* (1943) dans lequel Jean Genet (1910-1986) décrit les photos des hommes sur lesquels il fantasme, collées sur les murs de sa cellule. C'est un dessin homoérotique (oh des fesses poilues !) sur lequel Soufiane Ababri a lui aussi collé plusieurs photos : un portrait de Genet, un autre de son compagnon le funambule Abdallah Bentagade, une vue de l'une des prisons dans lesquelles il a été incarcéré. L'artiste mêle aussi son histoire personnelle en insérant sa propre photo, assis sur la tombe de Genet, non loin de Tanger où Soufiane Ababri a grandi.

Dans ce même geste de convoquer des figures héroïques tout en questionnant la réussite - Jean Genet vomissait l'idée d'être passé du côté de ceux-contre lesquels il écrivait -, **Ibrahim Meïté Sikely** (né en 1996) présente une peinture avec une composition en pyramide inversée. En haut à gauche : un poster du manga *Great Teacher Onizuka*, un professeur qui

comprend ses élèves en difficulté pour avoir lui aussi connu la délinquance. En haut à droite, la reproduction d'une peinture de Jean-Michel Basquiat (1960-1988), hommage à l'artiste afro-américain Michael Stewart, assassiné par la police. Et puis en bas, le portrait d'un ami - mais c'est aussi l'artiste lui-même - avec un t-shirt Droopy, personnage toujours désabusé. Pour Ibrahim Meïté Sikely, la chambre représente la construction de soi entre les ambitions et les pièges du succès, l'injustice et l'ascension sociale - quand on est noir et issu d'un quartier populaire, faut-il devenir artiste pour être respecté ? Sur cette peinture, il a peint une porte qui n'ouvre sur rien.

La chambre comme possibilité d'invention de soi se retrouve dans l'autoportrait de la photographe, écrivaine et résistante **Claude Cahun** (1894-1954). Elle se présente à nous enveloppée d'une cape noire sur laquelle elle a épinglé des loups de carnaval. À partir de 1917, Claude Cahun transforme son apparence pour se jouer des frontières du genre. Elle se produit sur scène avec différents accessoires et maquillages, costumée par sa compagne Marcel Moore. Pour Claude Cahun, qui aurait sans doute gagné *Drag Race France* aujourd'hui, l'identité est une

construction malléable. Dans un de ses collages, on peut lire : « Sous un masque un autre masque, Je n'en finirai pas de soulever tous ces visages. »

En écho à cette photographie, les fragments d'un atelier réalisé en 2019 à partir de photocopies des archives de Claude Cahun conservées à la bibliothèque municipale de Nantes. Il a été mené par des membres de **Queer Code**, un collectif qui vise à rendre visibles les parcours de vie des femmes lesbiennes durant la Seconde Guerre mondiale. Le QR code devient une manière de partager ces mémoires en ligne, notamment pour celles et ceux qui ne peuvent sortir de leur chambre. Le collage est accompagné d'une boîte réalisée par Isabelle Sentis qui lie son expérience intime à celle de Claude Cahun. Une boîte d'archives pour encourager toutes les personnes

André André

Prenez-moi en photo, 2018

Tout se passe mal, 2018

Hou hou opi hop, 2017

Sans titre, 2018

On se connaît mal, 2018

Les efforts, 2017

Reaime-moi, 2017

Une autre personne, 2015

Ce sera mieux après, 2017

Je suis trop sexy, 2018

Le bien-être, 2016

Raté ma vie, 2018

Prenez-moi au sérieux, 2018

Bravo l'amour, 2018

minorisées à conserver les traces de leur existence. L'autobiographie comme acte politique.

Cette idée d'horizontalité emprunte aux réflexions de Renate Lorenz dans sa définition du terme « freak », chargé de toute une « histoire de l'humiliation et du mépris [mais aussi] une histoire du cool, de l'autoémancipation antiraciste, du refus de l'efficacité (...) [dans] un mouvement de distanciation, de distance gardée par rapport aux idéaux de l'être-hétérosexuel, de l'être valide, de l'être productif » (*Art queer : Une théorie freak*, 2018).

Glissez vous dans la couette et devenez des lits. En 2021, lors de la manifestation du 1^{er} mai, le collectif Art en Gouine et le Pink Bloc brandissaient une banderole qui criait : « On n'est pas des feignasses, on travaille dur à vous détruire. »

Admirez-moi, 2018

Sans titre, 2018

Sans titre, 2018

Encre et feutre sur papier

Courtoisie de l'artiste et des

Editions Ripopée

Soufiane Ababri

Bed work / (The story didn't stop at Jack's hotel), 2023

Crayon de couleur et collage photos sur papier

Courtoisie de l'artiste et de la galerie Praz Delavallade, Paris

Claude Cahun

Autoportrait couvert de masques, vers 1928

Copies d'expositions d'après les originaux
conservés au Musée d'arts de Nantes

© Droit réservés © Musée d'arts de

Nantes

Photographie: Cécile Clos`

*Konstantinos Kyriakopoulos
et Caroline Curdy*

Bed-Net, 2021

Couettes de lit, caoutchouc, verre, lampes
torches, Courtoisie des artistes

Ibrahim Meïté Sikely

Droopy Season, 2021

Huile sur bois, Courtoisie de l'artiste et de
la galerie Anne Barrault, Paris

Pierrick Sorin

Les Réveils, 1988

5'15'', Betacam SP, PAL, couleur, son
Courtoisie de l'artiste

L'homme fatigué, 1997-2021

Théâtre optique (caisson métal, décor,
lecteur vidéo, écran LCD 10 pouces, ampli
audio)

Courtoisie de l'artiste et de fassiatyvideo-
fund

queer Code

Boîte d'archives et fragments d'atelier
réalisé par l'association au Musée d'Art de
Nantes en 2019

Porte

Soufiane Ababri

(Le grand dessin encadré)

André André

(Les dessins au mur)

*Konstantinos Kyriakopoulos
et Caroline Curdy*

(La couette en forme
d'enveloppe)

Claude Cahun

(La photographie
sur la porte)

queer Code

(La boîte transpa-
rente et le collage
encadré)

(La peinture sur
la cheminée)

(Le théâtre
optique)

(La vidéo sur
la tablette)

Pierrick Sorin

*Ibrahim
Meïté Sikely*

Pierrick Sorin

PLAN DE SALLE



Soufiane Ababri

« Ce dessin fait partie des *Bed Works*, [une série qui] a commencé il y a sept ans lorsque j'ai décidé d'arrêter tout ce que je faisais auparavant pour faire uniquement des dessins au lit. Je ne voulais plus juste dessiner, je voulais inclure cette pratique dans un protocole complet qui va rassembler l'espace de travail, la position, les heures d'activité... [...] Ce qu'on retrouve aussi dans les écrits de Genêt pour qui il y a deux mondes et la possibilité d'avoir un regard extérieur uniquement en s'éloignant du monde du centre. Dessiner allongé fait aussi référence à l'histoire de l'art avec la peinture orientaliste que je critique énormément car elle représente des femmes et des hommes arabes, des esclaves, souvent dans une position allongée, donc inactive, passive, lascive, manipulable, dominée ou à conquérir, sans histoire, qui laisse le temps passer. Cette position me permet de donner la parole aux gens qui sont en dehors de l'histoire et dans l'histoire de l'art, de donner la parole au modèle. Petit à petit, les pièces se sont transformées mais je travaille toujours dans le lit, dans cet espace que les gens condamnent lorsqu'on y passe trop de temps. Dans certains pays où l'homosexualité est interdite, retrouver deux garçons dans un lit peut être passible de peines de prison, ou pire encore. C'est aussi un lieu de maladie et de mort. Pendant les années sida, les malades qui avaient de la chance mouraient dans leur lit, sinon ils s'éteignaient dans des conditions encore plus terribles. Le lit est devenu un curseur pour comprendre des mouvements, des périodes, des situations. Cela donne aussi un aspect esthétique à mes dessins parce que je ne suis jamais très loin. [...] J'accepte le manque de distance et de perspective, de dessiner quelque chose qui souvent est plat, un peu déformé au niveau du regard, un point de vue qui est à la fois esthétique et politique.»



André André

« Ces dessins représentent un dialogue intérieur que j'ai constamment avec moi-même et avec le monde. J'essaie de comprendre ce qui passe autour de moi en relevant ces énormes paradoxes et cette absurdité qui est aussi à la source de l'humour. Ce qui est drôle dans ce processus d'écriture, c'est qu'il est très rapide. [...] Je me suis formée en Suisse où les valeurs de devoir, de travail sont très fortes. C'est en se forçant à travailler qu'on arrive à quelque chose, idée que je questionne encore et toujours. Dans ce travail-là, j'ai vraiment une liberté où je ne me force jamais. [...] Je laisse surgir et j'accueille ce qui apparaît. »

Retrouvez l'intégralité des entretiens en scannant les QR codes !

Konstantinos Kyriakopoulos



et Caroline Curdy

« KK : Pour cette pièce, j'ai invité Caroline, qui est plasticienne, à faire un lit avec moi. C'est une œuvre très liée à notre intimité. [...] nous voulions incarner dans un objet l'envie de pouvoir faire un chez nous un peu partout, de pouvoir voyager et installer notre cabane où on veut. [...]

CC : On voulait faire une blague avec une enveloppe qui nous enveloppe et avec laquelle on voyage et se déplace : quelque chose de très romantique et premier degré. Ce que j'aimais dans le fait d'utiliser des couettes, c'était que c'est la première chose à laquelle je pense quand je pense aux lits. Le lit pour moi c'est ça, une couverture qu'on se met sur le corps. J'aimais bien l'idée que là, ce soit tout. »



Ibrahim Meïté Sikely

« J'ai réalisé cette peinture en 2020, alors que j'étais encore étudiant à la Villa Arson à Nice. À ce moment-là, j'étais très nostalgique. Mes amis me manquaient, alors je les peignais beaucoup. Sur cette peinture, j'ai représenté un de mes amis. On était souvent ensemble dans sa chambre à parler, à refaire le monde. On avait des ambitions et quelque chose qui nous reliait : faire de l'art. Dans nos références de jeunesse il y avait Jean-Michel Basquiat. C'est une figure importante pour moi, qui m'a aidé à me construire. [...] Il y a aussi une référence au manga GTO, Great Teacher Onizuka dans cette peinture. [...] Dans mon enfance et mon adolescence, j'ai été bercé par les mangas et les comics. Et puis vers 24 ans, c'est revenu. Au début, je croyais que c'était une madeleine de Proust, une réminiscence de l'enfance, une nostalgie. Mais en fait, je me suis rendu compte qu'il y avait une raison pour laquelle je m'intéressais aux mangas quand j'étais petit. En peignant des super héros, j'ai réalisé que j'avais un besoin de justice qui n'était pas assouvi. »



Queer Code

« L'artiste et écrivaine Claude Cahun fait partie de ma famille choisie. En tant que lesbienne de genre fluide, performeuse et rebelle à l'hétéropatriarcat, elle/iel a été présente à mes côtés à différents moments de ma vie. [...] Il y a 8 ans, elle/iel a été particulièrement à mes côtés lorsque je me suis retrouvée clouée dans une chambre d'hôpital après un terrible accident qui a fait voler en éclat ma motricité. [...] La perspective d'aller à Nantes, sa ville - leur ville avec Marcel Moore [sa compagne] - découvrir leurs tracts réalisés à Jersey pour inciter les soldats allemands à désertier, présentés dans le cadre de l'exposition *Claude Cahun et ses doubles* devint une ligne d'horizon imaginée, espérée, rêvée depuis ma chambre lors de ces longs mois de convalescence où je devais rester allongé.e. [...] En attendant Nantes, Claude Cahun et Marcel Moore, pour animer ces longues journées immobilisé.e dans ma chambre, mes ami-es m'invitèrent à ouvrir une fenêtre numérique me permettant d'aller à Jersey, Rennes, Nantes et où des lesbiennes avaient résisté face au nazisme. L'accident avait percuté l'agenda de nos mobilisations, de nos ateliers, de nos expositions dédié à leurs parcours. Nous créâmes Queer Code ! Un site coopératif rendant visibles les parcours, les traces de ces résistantes lesbiennes.[...] En tant que personne minorisée, documenter mes et nos actions, archiver nos mobilisations, créer une trace de nos amours est un acte politique fort et indispensable. »

(*Les Réveils*)

(*L'Homme fatigué*)



Pierrick Sorin



« Je me suis vu dans le miroir, je me suis dit à moi-même : ce soir, il faut que je me couche tôt car ça ne va vraiment pas cette tête. [...] Avec ce film d'anti-cinéma, c'était l'idée de rendre compte de cette fragilité humaine qui se traduit par une certaine incapacité à tenir de bonnes résolutions. Et d'affirmer que tout cela reste de l'image. [...] Dans *Les Réveils* [...] Je vous montre une image, en affirmant que ce n'est qu'une image, donc je refuse le simulacre de la réalité. Dans *L'homme fatigué*, je bascule dans une attitude qui est inverse : je me fais plaisir à essayer de créer un effet de réalité avec l'hologramme et à créer une illusion. [...] J'appelle ça pompeusement un souci épistémologique. »





LES RDV DE L'EXPO

Entrée libre

Les Mercredis, 16 h

Accueil dans les salles d'exposition avec les commissaires

Samedi 7 octobre, 15 h

Visite de l'exposition avec le commissaire Simon Bruneel-Millon

Samedi 18 nov., 17 h 30

Visite éclair de l'exposition + projection du documentaire *La révolte des femmes de chambre* de Thibault Férié (2022) et du film *Clean with Me (After Dark)* de Gabrielle Stemmer (2019) au Cinéma du Garde-Chasse

Samedi 25 novembre, 16 h

Bain sonore, méditation guidée par la sonothérapeute Moïra Conrath (sur réservation : mediationculturelle@leslilas.fr)

Mardi 28 novembre, 19 h

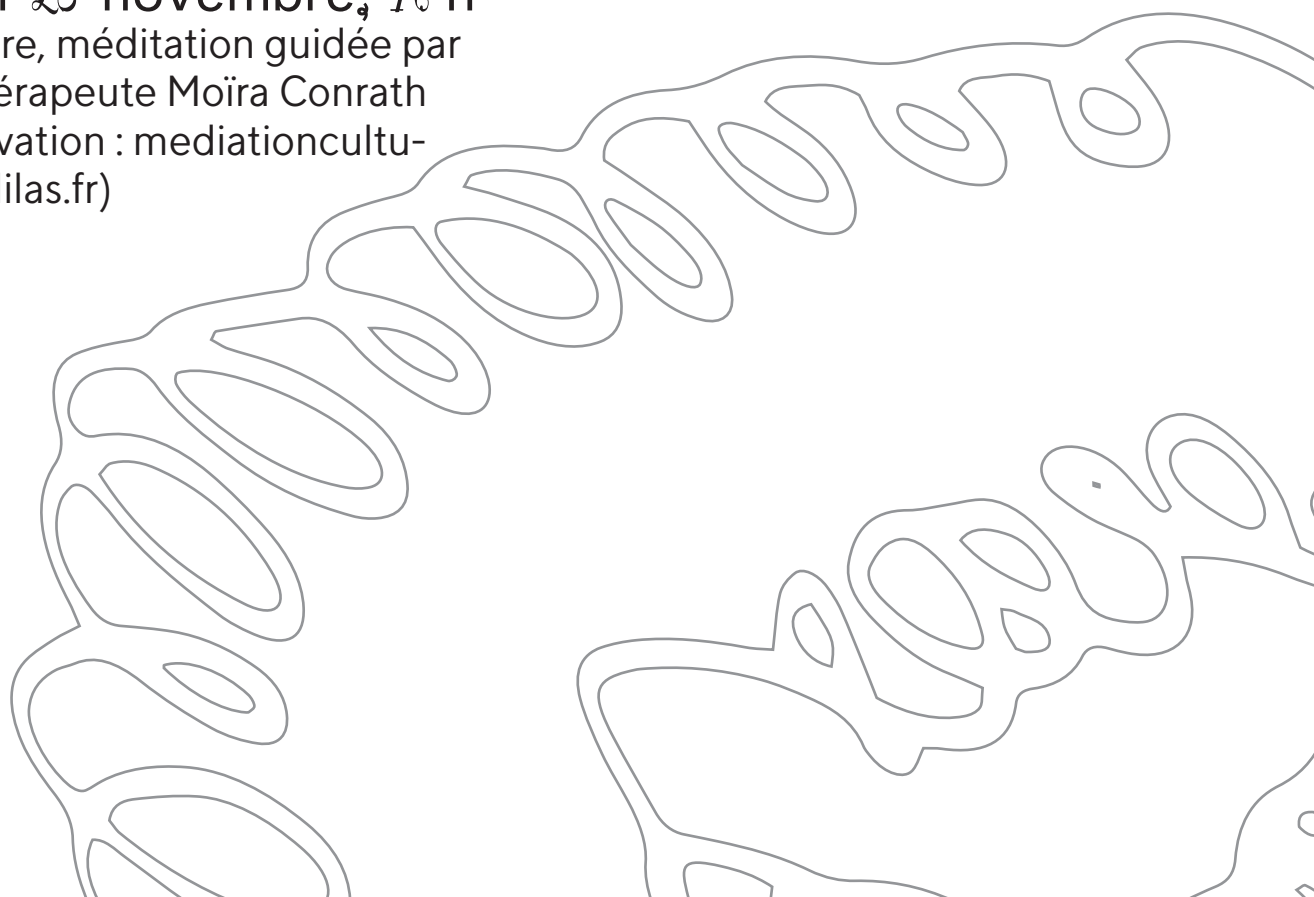
Concert « Tout près, dans ma chambre », duo de saxophones A+B

Vendredi 1^{er} décembre, 21 h

Visite nocturne de l'exposition

Samedi 13 janvier, 15 h

Finissage avec visite de l'exposition par le commissaire Simon Bruneel-Millon et lecture performée de Yagos Koliopanos à 17 h



LES ATELIERs

Tout public - gratuit - sur réservation

Samedi 14 octobre, 16 h

Cher journal (dessin et écriture créative, à partir de 14 ans)

Samedi 9 dec. 10 h 30

Sur la couette (atelier sensoriel, 0-3 ans)

Samedi 28 octobre, 10 h 30

Au milieu de mon lit (dessin, à partir de 6 ans)

Samedi 6 janvier, 10 h 30

Les couleurs de ma chambre (peinture et collage, à partir de 3 ans)

Samedi 4 novembre, 16 h

Un rêve étrange, une chambre qui parle, (dessin et écriture, à partir de 10 ans)


Pour s'inscrire :
mediationculturelle@leslilas.fr





LA Nuit

La nouvelle saison
du Centre culturel
Jean-Cocteau



« LA NUIT
VENUE, ON Y
VERRÀ PLUS
CLAIR. »

ROLAND Topor

La Nuit est noire, blanche, verte, fauve. Elle est bonne ou mauvaise, longue ou courte, rêveuse ou éveillée, solitaire ou partagée. Elle est symbole, couleur, hallucination, rencontres, réalités sociales, fête, travail. Elle abrite des univers qui se croisent sans se trouver, échangent sans se connaître. Elle est le temps mais aussi le lieu de tous les possibles.

Le Centre culturel Jean-Cocteau fait de la nuit le cœur de sa nouvelle saison d'art contemporain, invitant artistes et publics à se retrouver pour partager un voyage de l'intimité de la chambre à l'euphorie de la ville sans sommeil. Une édition sera publiée le 1^{er} juin, à l'occasion de la Nuit Blanche, réunissant l'ensemble des expositions de la saison. Le graphisme de ce catalogue, comme celui de la saison, est réalisé par l'artiste Auriane Preud'homme.

Direction du Centre culturel Jean-Cocteau : Anna Milone
Commissariat : Simon Bruneel-Millon, Luca Avanzini, Anna Milone
Textes : Simon Bruneel-Millon
Administration : Daniel Dely, Camille Clerchon
Direction technique : Claude Raimundo
Régie : Yannick Moutet
Régie Ateliers : Yannick Hermann, Richard Bekkouche
Ateliers de la Ville des Lilas : Olivier Martin, Stéphane Boulard,
Jean-François Jouannet
Impressions : Thierry Bollé
Accueil et surveillance : Mickael Ichkhanian, Farid Abaad, Ahmed
Hmidi, Mamehdi Kanouté, Yannick Moutet, Patricia Seignot
Entretien : Karine Heuser

Avec la collaboration du service communication de la
Ville des Lilas : Christophe Lalo, Marion Peyre, Thierry Chauvin,
Timothée Deluge

Nous remercions chaleureusement Catherine Podolski et le Musée
d'art contemporain de la Haute-Vienne - Château de Rochechouart,
le Musée d'arts de Nantes, la Galerie Praz-Delavallade (Paris, Los
Angeles), la Galerie Anne Barrault (Paris), la Galerie Crève-cœur (Paris),
les éditions Ripopée, fassiatyvideofund, BQHL éditions et Melting Point,
programme du Centre LGBTQI+ de Paris et Ile-de-France. Merci égale-
ment à Terah Noll, Emmanuel Jouai, Lia Dussot-Revel et Aure Bergeret.

www.ville-lilas.fr/centreculturel
Instagram : @centrecultureljeancocteau
35, place Charles-de-Gaulle, Les Lilas



 **Centre culturel
Jean Cocteau**

